

Center for the Study of the Imaginary

*NATION AND NATIONAL IDEOLOGY
PAST, PRESENT AND PROSPECTS*

Proceedings

of the International Symposium
held at the New Europe College, Bucharest
April 6-7, 2001

New Europe College

This volume was published thanks to the financial support
offered by



Copyright © 2002 – The Center for the History of the Imaginary
and New Europe College

ISBN 973-98624-9-7

Comment expliquer aux étrangers le « spécifique national » Une conférence de Mihail Sebastian

LEON VOLOVICI

Au mois de mars 1935, Sebastian a été invité à tenir une conférence à l'Institut français de Bucarest, dirigé par Alphonse Dupront, avec lequel l'écrivain avait une relation de sympathie réciproque. Le thème proposé – *Le spécifique national* – était, à cette heure-là, d'une actualité inattendue et, vu ses implications politiques, extrêmement inflammable. Sans le vouloir, Sebastian a contribué à l'exacerbation des antagonismes autour de cette question, après la parution de son roman *De două mii de ani* (Depuis deux mille ans), avec une préface par Nae Ionescu. Deux mois avant la date de cette conférence, avait paru l'essai de M. Sebastian *Cum am devenit huligan* (Comment je suis devenu hooligan) qui, de son point de vue, faisait le bilan (catastrophique) du scandale provoqué et parachevait, « définitivement » à son intention, cette question orageuse.

Je suppose que l'original français de la conférence de Sebastian se trouve dans les archives de la famille. Il m'est arrivé de trouver récemment, dans un dossier des archives du Centre d'histoire des Juifs de Roumanie de l'Université Hébraïque de Jérusalem, une traduction roumaine du texte, réalisée dans les années 60, par un parent de l'écrivain, le publiciste S. Schafferman, celui qui avait réussi en 1963, quand

il avait émigré en Israël avec sa famille, à sortir de Roumanie les cahiers du *Journal* de Sebastian.

Je ne veux pas entrer en d'autres détails d'histoire littéraire, car je les ai mentionnés dans un commentaire dans la revue de Cluj, *Apostrof* [mai 2001], et qui accompagne le texte, de cette communication.

Bien qu'il eût annoncé avoir clos la discussion sur son roman et sur la préface scandaleuse de Nae Ionescu (« Je n'ai plus rien à répondre » – comme il avait écrit à la fin de son essai polémique), Sebastian revient, dès le début de sa conférence, au roman et à la signification de cette vive polémique. L'explication de la reprise de ce sujet doit être cherchée dans les circonstances particulières offertes par l'ambiance calme de l'Institut français. Le public étranger, non impliqué émotionnellement, lui offrait l'opportunité de reprendre la discussion sur un registre non passionnel, dans le cadre d'un débat d'idées, et de la placer dans une perspective historique et dans le contexte plus large de la confrontation intellectuelle sur le spécifique national et le « roumanisme », sur le traditionnel et la modernité.

Quelques jours après cette réunion, le 25 mars, Sebastian publie dans *Rampa* un commentaire sur la soirée qu'il avait passée à l'Institut français¹, sans pour autant mentionner, par discrétion, qu'il en était le conférencier, mais consignait avec plaisir l'atmosphère détendue, l'esprit de dialogue, la cordialité des polémiques. C'était une atmosphère extrêmement agréable pour une personne traumatisée par la brutalité des attaques qu'elle avait dû subir après la parution de son roman.

La chance inattendue de s'adresser à un public étranger – il s'agit d'intellectuels français établis ou se trouvant

¹ « Une soirée à l'Institut français », *Rampa*, XVIII, n° 5161, 25 mars 1935, p. 1.

temporairement à Bucarest – lui permet d’aborder la discussion exclusivement au niveau des idées, sans la terrible tension émotionnelle et le subjectivisme des polémiques. L’image d’une réalité nationale présentée à un étranger ressemble à un panorama vu de l’avion : on aperçoit clairement les contours et les lignes essentielles. L’agitation déroutante des gens se réduit aux proportions de quelques taches mouvantes. Cet exercice stimule aussi une identification temporaire avec le regard de l’étranger qui, quelque curieux et bienveillant qu’il soit, ne désire retenir que le conflit de base du drame et ses protagonistes et non pas le mouvement de coulisse ou les rivalités personnelles existant entre les « acteurs ».

Sebastian place les termes du débat autour du spécifique national dans une équation épurée de sa dimension politique. C’est un débat intellectuel, où les arguments des deux parties sont légitimes et ont leur propre raison historique et spéculative.

« Ces questions relatives à l’ampleur, à l’importance et au caractère du spécifique national – dit Sebastian – sont assez anciennes dans la culture roumaine. Elles reviennent de manière périodique, toujours dans des moments de crise – ce qui est normal d’ailleurs – , quand on cherche partout des points de repère et d’orientation ».

« C’est un débat – ajoute-t-il ailleurs – que les périodes de calme rendent inutile, mais que les périodes d’inquiétude font renaître.

Je ne crois pas d’ailleurs qu’il vous soit complètement étranger, même à vous, les Français. En France, n’a-t-on pas l’habitude de discuter sur le spécifique national ? Qu’était la polémique entre Gide et Barrès autour des Déracinés ? Qu’était-elle d’autre, sinon un ancien débat sur le spécifique national ?

Il faut reconnaître que chez nous ce problème est soulevé beaucoup plus souvent et avec une passion spéciale. C'est à cause des conditions particulières qui ont donné naissance à la vie moderne roumaine, à notre culture et à notre société moderne. Elles sont issues de la rupture brusque et violente avec le passé. La révolution roumaine de 1848 marque la fin un peu brutale des anciennes traditions et des lois locales et le début d'une civilisation transplantée de l'Occident. Il est certain que si elles avaient été laissées seules et avec leur destin naturel, les dispositions spirituelles et politiques roumaines ne seraient jamais arrivées à la présente forme de vie et culture. Il n'y a pas de doute que le monde de '48, les « pațoptiști », comme ils sont appelés en roumain, les quarante-huitards, ont violenté le spécifique national.

Le divorce a été trop brusque, la disproportion entre les formes adoptées et les besoins intérieurs très grande pour que, toutes les fois que notre régime politique ou notre culture était en crise, les causes de cette crise ne fussent mises au compte de la révolution de '48. De sorte que la solution la plus simple, la solution qui vient tout de suite à l'esprit, serait le retour aux réalités locales, le retour au spécifique national ».

Sebastian se concentre ensuite sur les formes de manifestation de cette confrontation au niveau de sa génération, la génération de ceux qui débute vers 1927 et sont groupés autour de deux revues adversaires : *Duh și Slovă* et *Kalende*. Le premier groupe est celui des « métaphysiciens » : Mircea Vulcănescu, Mircea Eliade, Stelian Mateescu. De l'autre côté il n'y a que des critiques littéraires : Șerban Cioculescu, Pompiliu Constantinescu, Vladimir Streinu.

Nous remarquons que Sebastian se maintient vraiment entre les limites chronologiques de la jeune génération, omettant les grands protagonistes de cette confrontation qui appartiennent à la génération précédente : d'une part, Nicolae Iorga, et d'autre

part, Eugen Lovinescu, préférant mentionner Nichifor Crainic (avec la revue *Gândirea*) et Mihai Ralea (et *Viața Românească*).

Les premiers, précise Sebastian, « étaient pour la tradition, pour les valeurs autochtones, pour une spiritualité paysanne et orthodoxe, pour une existence autarcique », pour « le retour vers l'Orient, Byzance et les Balkans ».

Les autres, ceux de *Kalende*, représentent, par contre, une position intellectualiste, critique, anti-mystique, radicale et européenne, ils défendent le droit de l'esprit moderne occidental.

Les patrons spirituels de ces deux groupes seraient, pour les premiers, le philosophe Nae Ionescu, et pour la direction critique, intellectualiste, Camil Petrescu.

Puisqu'on se trouve à quelques mois seulement du scandale et du traumatisme provoqué par la préface de Nae Ionescu, cela vaut la peine de suivre la manière dont Sebastian synthétise la pensée nationaliste de Nae Ionescu et d'admirer le calme et le détachement parfaits avec lesquels il définit les idées de son professeur.

« En ce qui concerne M. Nae Ionescu, par tout ce qu'il nous a enseigné dans ses cours à l'université et par tout ce qu'il a écrit dans ses articles, il a été et reste l'animateur, l'inspirateur et le théoricien d'une métaphysique du nationalisme. Dans sa conception, le spécifique national prend la forme d'une réalité organique biologique, structurelle, tout à fait invincible. Une réalité d'ordre collectif, qui a ses propres valeurs, ses lois, son génie autonome. Une réalité à laquelle personne ne veut adhérer et de laquelle personne ne peut se dédire, ni par un acte de volonté, ni par un effort d'adaptation.

Pour Nae Ionescu, le spécifique national va tellement loin qu'il se réclame des éléments biologiques de la race, de certaines racines métaphysiques, sans lesquelles personne ne peut être roumain. L'orthodoxie chrétienne est une telle

racine et M. Nae Ionescu n'a pas hésité de contester aux Romains-catholiques leur qualité de Roumains ».

Sebastian illustre ensuite cette confrontation par un reflet littéraire dans son propre roman, *De două mii de ani* (Depuis deux mille ans), laissant aisément entrevoir que derrière deux personnages à rôle significatif, Ghiță Blidaru et Mircea Vieru, se trouvent, avec leurs données personnelles et leurs idées, Nae Ionescu et Camil Petrescu.

Le tableau assez schématique du débat autour du spécifique national esquissé par Mihail Sebastian nous est, dans ses différentes variantes, tout à fait familier et je pense qu'il n'était pas trop étranger à l'audience de l'Institut français de Bucarest non plus. Les positions sont définies avec une évidente préoccupation pour l'objectivité. D'ailleurs, ses amis les plus proches à cette heure-là, Mircea Eliade et Camil Petrescu, se trouvaient, dans cette dispute, sur des positions diamétralement opposées. Son intention, que nous remarquons dès le début de sa conférence, est de soumettre le nationalisme de Nae Ionescu à un test révélateur, généré par sa condition même d'intellectuel juif de Roumanie, dont le drame, illustré également par le héros du roman, obligeait à une approche de cette dispute d'une perspective individuelle, dans un effort de transférer la discussion de son niveau spéculatif et surtout politique au niveau de l'expérience individuelle, afin de défendre la légitimité de la dimension individuelle.

La rigidité dogmatique de la position spécifiste est soumise à une épreuve destinée à lui ébranler ses arguments biologiques. Sebastian cite d'abord, sans indiquer l'auteur, une définition pathétique et militante du roumanisme, extraite d'un article paru en 1911. Son auteur, qui plaide pour l'affirmation intense du génie roumain et de ses dons spécifiques – dévoile ensuite Sebastian tout en comptant sur l'effet théâtral de la surprise – ,

est un critique littéraire juif, Ion Trivale (de son vrai nom Joseph Netzler), tombé comme soldat au front, pendant la Première Guerre mondiale².

« Il est d'origine juive (précise Sebastian), ce qui ne l'a pas empêché, comme vous voyez, d'écrire une plaidoirie pour le spécifique national roumain, plaidoirie que tout nationaliste de droite ou d'extrême droite sera obligé aujourd'hui de signer. Ce qui n'est pas dépourvu d'un certain humour ».

La possibilité qu'un intellectuel juif s'identifie complètement avec les idéaux du roumanisme, tout comme un intellectuel roumain de droite, est une première fissure dans la définition du spécifique national en termes biologiques, en tant que donnée innée et immuable.

La deuxième provocation, qui continue la première, est le drame psychologique même de son héros, déchiré entre le désir d'assumer une identité spirituelle roumaine et une autre, juive, se trouvant devant la situation d'affronter une doctrine et une mentalité appartenant à ce que nous appelons de nos jours « nationalisme de l'exclusion », intensément politisé, et, d'autre part, un nationalisme juif, qui ne conçoit pas non plus l'idée d'une double identité.

« Entre ces deux forces (expliquait Sebastian à ses interlocuteurs français, faisant référence à la fois à son héros et à lui-même)..., entre son judaïsme et son roumanisme, il ne se voit pas obligé de choisir. Il croit pouvoir les réunir

² Le passage cité par Sebastian est extrait de l'article de Ion Trivale « Un critère de la sélection des valeurs nationales », dans *Noua revistă română*, X, n° 24, du 23 octobre 1911 (signé I. Mrejean-Infra), républié posthume dans *Ideea europeană*, V, n° 132, du 18 novembre 1923, sous le titre « Etre roumain ! ».

dans la même vie, il pense pouvoir arriver à un accord intérieur entre les valeurs roumaines et les valeurs juives qui forment son esprit et son être ».

Les conséquences catastrophiques de cette ambivalence identitaire, professée par Sebastian aussi, sont mises au compte de l'invasion du politique dans la vie de l'individu, des radicalisations dogmatiques.

« Une véritable guerre s'est déclenchée autour de ce roman et de sa préface, une guerre qui passe au-delà de la littérature, établissant son champ de bataille à un niveau absolument politique. Les gens de droite et ceux de gauche, les marxistes et les fascistes, les Juifs nationaux et les antisémites, tout le monde s'est considéré attaqué par un livre qui avait eu le courage, la naïveté ou l'imprudence d'affirmer qu'être roumain et juif ne sont pas deux choses incompatibles ».

Le spécifique national – soutient M. Sebastian – est une réalité. Ce qu'on peut mettre en discussion et sous un permanent regard critique est la manière plus compréhensive ou plus exclusiviste dont le spécifique national est perçu et défini, c'est-à-dire l'expression idéologique du discours sur le spécifique national :

« Notre problème n'est pas de savoir si le spécifique national existe ou non. C'est évident qu'il existe. Il y a des formes nationales de culture, il y a des sensibilités nationales, certains caractères nationaux, d'intelligence, de pensée (...) C'est ce qui nous appelons – n'est-ce pas ? – le spécifique national.

Cependant sans nier sa réalité, nous pouvons nous poser une double question. D'abord si ce spécifique national est impénétrable ? – s'il est inassimilable ?

Ensuite s'il n'y a pas un degré de profondeur humaine qui n'est autre chose que le berceau de ce spécifique national,

foncièrement limité, s'il n'y a pas certaines vérités tellement larges, tellement essentielles, qui forment la permanence de l'être humain tout au long du temps, face à la vie, à l'amour, à la mort ».

C'est de ce point de vue qu'il considère le héros indécis de son roman :

« ... ce héros, un jeune Juif-Roumain qui croyait et voulait être roumain et juif. Ce n'est pas pour lui un acte délibéré, ce n'est pas un acte de volonté, c'est une réalité. Il la sent comme telle. Il ne pourra jamais y renoncer.

C'est un drame ou, si vous préférez, pour éviter que je sois pathétique, c'est une question qui se pose souvent et non seulement en Roumanie, mais presque partout » (...)

« Plus dramatiques ou plus calmes (continuait Sebastian), selon les différentes circonstances qui les déterminent, ces cas de conscience du Juif vivant dans un pays auquel il se sent attaché physiquement et spirituellement, ces cas de conscience existent tout le temps. Et ils se heurteront toujours à la résistance de cette théorie qui fait du spécifique national une notion biologique, raciale et métaphysique, une valeur impénétrable, intransmissible, inassimilable.

Qu'est-ce qu'on peut penser de cette loi 'spécifiste' qui renferme les gens dans des structures irréductibles ?

Je n'ai pas la prétention de résoudre les problèmes, mais je pense ou plutôt, pour être plus exact, – mon héros pense que l'âme humaine est beaucoup plus souple et plus capable de nuances. Pour affirmer cette chose, il ne part pas d'une idée abstraite, mais de la contemplation de sa propre vie, qui réunit, sans le faire se heurter et sans les ressentir incompatibles, ses deux voix, de Juif et de Roumain, ses deux voix qui n'en sont qu'une seule.

Le spécifique national ? Evidemment, il ne l'ignore pas, bien qu'il ait affaire à deux types de "spécifiques nationaux",

roumain et juif, et quoiqu'il doive supporter les furies, l'indignation et l'intransigeance des deux types de 'spécifistes', les spécifistes roumains et les spécifistes juifs, les uns tout aussi exagérés que les autres.

Il n'ignore pas le spécifique national, mais le comprend non pas comme un frémissement, sinon comme un climat spirituel, comme un style de vie – climat et style assez vastes, assez souples pour abriter dans leur ombre différentes sensibilités.

Il va de soi que cette manière de penser ne sera pas facile à accepter, mais il a tout le temps d'attendre ».

Le refus d'une théorie et d'une idéologie nationale, qui exclut celui qui est *différent*, *l'autre*, comme entité distincte, mais légitime, était certainement prévisible dans le cas de Sebastian. Ce qui surprend, c'est le fait qu'il n'oppose pas à cette idée de spécifique national une autre « idée abstraite », comme il le dit, c'est à dire une autre idéologie, mais la légitimité de *l'altérité* comme expérience individuelle et comme choix. C'est le droit de l'individu d'être différent et c'est le droit de l'individu différent de s'intégrer à *sa façon* à une identité nationale, qu'il enrichit par son trait spécifique et par l'héritage de l'autre communauté d'esprit à laquelle il appartient.

Quelques jours après la conférence de l'Institut français de Bucarest, Sebastian revient, dans un autre article de *Rampa*³, à certaines idées exprimées lors de cette réunion, en ridiculisant avec verve ceux qui politisent jusqu'à l'absurde le monde des idées et de la culture et qui voient partout un substrat politique « de droite ou de gauche ». La couleur politique prise par le monde des idées et de l'art l'inquiétait et il en ressentit les effets dévastateurs tant dans les attaques contre son roman que dans l'évolution de ses collègues de génération.

³ « Sur une certaine mentalité de hooligan », *Rampa*, XVIII, n° 5162, 27 mars 1935, p. 1.